

DE BIARRITZ À USTARITZ EN PASSANT PAR GASTEIZ, AURITZ ET MUNARRITZ : ORIGINE ET SIGNIFICATION DE QUELQUES TOPONYMES BASQUES

Hector IGLESIAS

h.iglesias@biarritz.fr

La mémoire d'une société constitue, on le sait, une entité abstraite. Et la toponymie, en tant que partie intégrante du patrimoine culturel, historique et identitaire d'une nation témoigne à sa façon de la mémoire de cette entité. Les noms de lieux sont alors d'autant plus significatifs qu'ils possèdent la plupart du temps une valeur collective et symbolique à laquelle s'identifie au quotidien, sans pour autant en avoir obligatoirement conscience, une société. Ainsi les noms, qu'il s'agisse de noms de lieux, de personnes ou de saints, représentent des lieux de mémoire et de savoirs au sein desquels se cristallisent le grand attachement culturel, historique et idéologique dont fera preuve à tout instant, la population d'un territoire, fût-ce, on l'a vu, de façon inconsciente.

L'étude des champs onomastiques, et en particulier toponymiques, d'une richesse parfois considérable, ne peut donc que contribuer à une bonne compréhension des modèles socio-anthropologiques. Elle permet également de restituer les repères socio-historiques caractérisant de nos jours encore les diverses populations d'une région donnée.

La toponymie entretient en outre des relations avec la sociologie. Un des aspects les plus intéressants que présente cette branche de la linguistique est en effet l'aspect étiologique, c'est-à-dire sa faculté d'expliquer la formation du nom de lieu, autrement dit du toponyme.

Et, comme a pu l'écrire le savant russe Nibokov, les causes qui ont fait naître tel ou tel toponyme sont « toujours des causes sociales, et, par conséquent historiques : *le nom surgit de la société et pour la société* » (Baylon & Fabre, 1982 : 12-13).

Cependant ce qui caractérise principalement la science onomastique c'est l'importance majeure de la linguistique. Car si l'histoire peut dans bien des cas venir au secours de l'onomastique, en revanche l'histoire ne pourra jamais aller,

quand bien même le voudrait-elle, contre les données de la linguistique, ici en l'occurrence de la toponymie.

L'importance de cette science étant bien établie, il nous faut à présent revenir sur l'origine et la signification de plusieurs toponymes basques afin de rappeler, au nom de la rigueur scientifique, quelques faits « historico-linguistiques » les concernant.

Formations patronymiques et toponymiques basques

Dans un article de vingt-six pages paru au cours du dernier trimestre de l'année 2005 dans une revue savante¹, Patxi Salaberri, universitaire spécialiste en onomastique basque, auteur connu et reconnu par la communauté scientifique basco-ibérique, ne consacre pas moins de quatre pages à nos hypothèses de travail.

Ces pages, dont l'existence à elle seule suffirait à démontrer que le sujet est pris au sérieux par ce membre titulaire d'Euskaltzaindia et enseignant-chercheur à l'Université de Navarre, contiennent cependant quelques inexactitudes et des omissions qu'il nous paraît nécessaire de rectifier et de rappeler.

Salaberri paraît en effet, à la lecture de nos travaux, quelque peu perturbé dans ses certitudes, des certitudes, il est vrai, ancrées depuis fort longtemps dans bien des esprits basquistes et/ou bascophiles et qu'il sera en conséquence difficile de faire disparaître du jour au lendemain.

Dans un premier temps, l'auteur, qui conteste nos analyses, finit pourtant par reconnaître — il est vrai en rechignant plus ou moins — que nous avons raison lorsque nous contestions l'hypothèse d'Irigoien selon laquelle certains toponymes basques constituaient des formations patronymiques — c'est-à-dire qu'on aurait eu affaire à des patronymes devenus, pour une raison obscure et à la suite d'un processus tout aussi incompréhensible, des toponymes.

Il s'est produit manifestement dans l'esprit de certains auteurs une confusion résultant probablement du fait que le suffixe patronymique ibérique *-iz / -ez / -es*, dont l'origine est inconnue, probablement ibérique², revêt souvent la même forme que le suffixe toponymique basque *-atz / -etz / -itz / -otz / -utz*, ce qui peut en effet induire en erreur.

Répetons-le : les toponymes basques, lorsqu'il s'agit de toponymes d'origine anthroponymique, proviennent d'anthroponymes d'origine latine ou autre, déclinés au génitif et précédé du terme, lui aussi latin, *villa*, « domaine », la plupart du temps sous-entendu. La terminaison *-o(i)tz* apparaissant dans de nombreux toponymes basques ne constitue quant à elle presque toujours³ rien d'autre qu'un reliquat du génitif de la troisième déclinaison latine imparisyllabique du

type $-\bar{o}$, $-\bar{o}nis$ > $-ones$ > $-\bar{o}ës$ > $-oes$ > $-o(i)z$ / $-ons$ > $-oi(t)z$ / $-o(t)z$ / $-ontz(e)$, la terminaison $-i(t)z$ étant quant à elle également issue d'un génitif latin caractéristique des formes en $-(R)ICUS$ > $-(r)iki$ > $*-(r)itse$ (Gamillscheg, 1932 : 256) > $-(r)i(t)z$ dans, par exemple, $ODERICUS$ > $*(uilla) Oderici$ > $*Oderitse$ > $Oderi(t)z$.

En d'autres termes, les patronymes basques tels que, par exemple, *Uroz* et *Oderi(t)z* ne signifient pas « fils, descendant d'*Uro* (attesté au Moyen Âge ; Morlet, 1971 : 209) / d'*Odericus* (également attesté au Moyen Âge ; Morlet, 1971 : 44)°», mais bien « originaire de la localité appelée *Uroz* / *Oderi(t)z* ».

Ainsi, le patronyme basque *Ilurdo(t)z* ne signifie pas « hijo, hija de *Ilurdo* », mais « originaire de la localité appelée *Ilurdoz* », ce qui implique évidemment, et cela malgré l'handicap regrettable que constitue pour tout chercheur le fait que la documentation médiévale basque connue soit extrêmement tardive par rapport à celles existant dans les autres territoires de la péninsule Ibérique, que ces toponymes existaient bien avant la création des patronymes.

La preuve de cela est l'existence du patronyme basque *Eritze* / *Erice* qui signifie « originaire de la localité d'*Eritze* / *Erice* » (celle de la vallée navarraise d'Atez, voire celle de la *cendea*⁴ d'Iza, Navarre, Pays Basque) et rien d'autre, un nom dont la forme patronymique médiévale attestée sera, tout naturellement, *Eriziz*, « fils, de la descendance d'un individu appelé *Eritz(e)* » (cf. *Tota Ericiz*, 1033 ; *Sancio Ericiz de Adoain*, 1057), voire l'existence du patronyme *Ianiz* (orthographe espagnole *Yániz*) signifiant « originaire de la localité appelée *Iani(t)z* » (actuellement en basque *Jaitz*, esp. *Salinas de Oro*, vallée de *Gesalatz*, Estella, Navarre, Pays Basque, autrefois *Ianiç*, 1135), un nom dont la forme patronymique médiévale attestée sera, tout naturellement ici aussi, *Ianiziz*, « fils, de la descendance d'un individu appelé *Ianiz* » (cf. *Sancho Ianiciz Beguriaco*, 1204).

Et Salaberri, dans un instant de lucidité, de se demander (2003 : 204) :

« Ba ote liteke *Iani(t)z* herri izena izengoitizat eralbiltzearen ondorioz *Ianiziz* patronimikoa sortu zela ? » (soit : « Se pourrait-il que la forme patronymique *Ianiziz* soit née à la suite de l'utilisation en tant que surnom [c'est-à-dire en réalité en tant que nom d'origine] du nom de lieu [litt. 'de village'] *Iani(t)z* ? »).

Oui, bien évidemment !

Il semblerait en effet que certains auteurs fassent une confusion entre ce qu'on appellera les « patronymes basques d'origine toponymique » (par ex. *Uroz*, ce dernier étant lui-même un « toponyme d'origine anthroponymique ») et les « formations patronymiques » à proprement parler (*Eriziz*, « fils d'*Eri(t)ze* »).

Ainsi Patxi Salaberri continue à soutenir que dans certains cas, des formations patronymiques auraient quand même pu, au cours du Moyen Âge, devenir des toponymes. Cette affirmation est manifestement inexacte — la présente étude ne concernant pas évidemment les toponymes récents d'origine patronymique qu'on rencontre parfois dans le reste de la péninsule Ibérique, tels que, par exemple, le toponyme portugais *Aldeia de Paio Pires*, etc.

En effet, Salaberri paraît persister, reprenant presque mot à mot les dires d'Irigoien, c'est du moins ce qu'on croît devoir comprendre :

« [Y]o siempre he defendido la opinión de que algunos topónimos acabados en *-(V)(t)z* (...) y los patronímicos *que tienen la misma terminación* indican pertenencia y proceden *en última instancia* del genitivo latino, *aunque está bastante claro que a partir de una determinada época el sufijo cobró autonomía y se añadió a cualquier base* (c'est nous qui soulignons) ».

Répétons-le, encore une fois : il n'est pas prouvé que *les*, comme le laisseraient pourtant croire les dires de cet auteur, *formes patronymiques ibériques*, à l'instar de certains (« algunos ») toponymes ibériques munis de ces terminaisons identiques, en apparence du moins, soient issues du génitif latin. En ce qui concerne la plupart des toponymes, cela ne fait effectivement guère de doute, en ce qui nous concerne du moins ; mais certainement pas pour ce qui est de toutes les formations patronymiques.

Salaberri ajoute en outre, de façon inattendue :

« [S]in que tengamos que remontarnos en cada caso a la Antigüedad ».

Mais qui a dit qu'il fallait, en ce qui concerne les toponymes basques, remonter jusqu'à l'Antiquité ?

Personne, pas nous en tout cas. La plupart des toponymes basques ayant pris vraisemblablement naissance entre le VI^e siècle, plus probablement le VII^e siècle, et le IX^e siècle, ceux qui remontent au début de notre ère, c'est-à-dire au II^e siècle, ne constituent, à n'en pas douter, qu'une poignée de noms. Et encore dans le meilleurs des cas.

Il faut en effet bien comprendre que les toponymes basques ont, au cours du Moyen Âge, subi dans la plupart des cas, mais pas toujours, ce qui complique évidemment l'étude de ces noms de lieux, une évolution phonétique romane et non pas basque. Par exemple, le nom du village appelé *Oderitz* (esp. *Odériz*, Larraun, Pampelune, Navarre), un nom issu de l'anthroponyme germanique, attesté au Moyen Âge sous une forme « latinisée », *ODERICUS*, résulte obligatoirement d'une

évolution phonétique romane. Dans le cas contraire, nous aurions eu de nos jours une forme telle que **Oderiki* ou **Oderiku*.

La seule explication qui puisse être avancée pour rendre compte de cet état de chose est que ces noms étaient utilisés par une aristocratie ou une classe dominante locale qui ne parlait pas basque. Le sujet est complexe et le lecteur, s'il désire approfondir cette question, pourra se reporter aux travaux de María Teresa Echenique. Il est toutefois clair, écrit en effet cet auteur, « que por lo que sabemos (o, quizá mejor, por lo que no sabemos), en toda la zona vasco-hablante actual y anterior se ha hablado — 'desde siempre' — el romance al lado de la lengua vasca, en mayor o menor grado » (Echenique, 1987 : 74, § 4.1 : « El período visigótico »).

Revenons aux commentaires de Salaberri.

Afin d'étayer ses affirmations — « a partir de una determinada época el sufijo cobró autonomía y se añadió a cualquier base » —, Salaberri cite alors l'exemple du toponyme labourdin « *Beraskoitz* forma antigua del oficial *Bricous*, normalizado *Beskoitze* », exemple le plus mauvais qui soit en l'occurrence et cela pour les raisons que nous allons citer à présent. En effet, Salaberri passe totalement sous silence l'existence en Galice d'un nom de lieu identique, existence que nous mentionnons pourtant dans notre article concernant le toponyme *Gasteiz*, un toponyme galicien qui ruine, il est vrai, et cela pour longtemps, son explication patronymique, empruntée par ailleurs à Alfonso Irigoien.

Si Salaberri avait lu attentivement l'article que nous avons publié en 2002 dans la revue qu'il dirige depuis peu, ce que manifestement il n'a pas fait, en dépit des nombreuses critiques qu'il a pu émettre, il aurait su en effet que *Berascois* ne peut guère être comme le pensait Irigoien, « sin duda patronímico de *Berasko* < *Belasko*, con sufijo *-itz* » (Irigoien, 1990 : 65-66, § 17.2)⁵. Au contraire, *Berascois* constitue la variante populaire basque du nom de personne *Belasko* > *Berasko*, quelle que soit par ailleurs l'étymologie première de ce dernier, décliné au génitif latin de la troisième déclinaison latine imparisyllabique du type *-ō*, *-ōnis*, c'est-à-dire *(*uilla*) *Velasconis*, « domaine de *Belasko* ».

En témoigne incontestablement, quand bien même Salaberri voudrait la passer sous silence, l'existence en Galice d'une paroisse appelée *Santa Mariña de Beascós* (*concello* ou municipalité de Carballedo, Lugo ; un toponyme que certains écrivent depuis peu également *Veascós*, ce qui ne change rien à l'affaire), autrefois *Sancto Martino de Velascones*, 1175 (Iglesias, 2002 : 135) à la suite de l'évolution romane et normale de la finale *-ōnis* > *-ones* puis changement, normal en phonétique galicienne, de *v* en *b* et amuïssement automatique de la latérale ainsi que de la nasale intervocaliques : *(*uilla*) *Velasconis* > *Ve(l)ascones* > **Beascõẽs* en ancien

galicien (Fernández, 1991 : 66, § 3.20) > **Beascōōs* > *Beascós*⁶, la forme populaire basque *Berascois*, réduite par la suite à *Beskoitz(e)*, étant née quant à elle de la chute du *-n-* intervocalique et du passage de *-l-* intervocalique à *-r-*, ce qui est également normal en langue basque⁷.

Bref, pas plus en Galice qu'en Pays Basque, il ne peut s'agir de formations patronymiques, mais bien au contraire du nom du propriétaire d'un ancien domaine médiéval.

En ce qui concerne la formation patronymique bas-navarraise *Zuritz* du XV^e siècle qu'il cite (p. 613), il ne s'agit pas, à notre connaissance, d'un toponyme. Dès lors on ne comprend pas pourquoi il mentionne ce nom. Quant à son affirmation selon laquelle l'anthroponyme médiéval *Zuri* est issu « [du terme basque] *zuri*, 'blanco, blanco' que hace 'pendant' con *Zuriain*, localidad del Valle de Esteribar », elle est à bien des égards totalement gratuite, contrairement à ce qu'il affirme, sûr de lui comme à l'accoutumée⁸. En effet le nom de cette localité navarraise peut être issu de l'anthroponyme d'origine latine, attesté au cours du Moyen Âge, *SURIUS* (Morlet, 1985 : 189) à l'origine, entre autres, des toponymes français suivants, à savoir *Sury*, canton de Mézières, Ardèche, *Sury*, hameau, commune de Saint-Jean-aux-Amognes, Nièvre et *Sury-aux-Bois*, canton de Châteauneuf, Loiret ; en conséquence *Zuriain* peut être parfaitement issu d'un ancien *(*uilla*) *Suriāni* > **Zuriañ* > *Zuriain*, « domaine de *Surius* ».

Le raisonnement de Salaberri, ou du moins, répétons-le, ce qu'on croit en comprendre à la lecture attentive de la partie de son article nous concernant, est d'autant moins compréhensible qu'il écrivait en 2003 à propos du toponyme *Gasteiz* dont nous reparlerons par la suite :

« [E]z gara akort A. Irigoienekin, *Gasteiz* hiri izena *Gaste*-ren patronimikoa dela dioenean » (soit : « Nous ne sommes pas d'accord avec A. Irigoien lorsqu'il dit que le nom de lieu [litt. 'de ville'] *Gasteiz* constitue la forme patronymique de *Gaste* » (2003 : 88).

Il ajoutait :

« [E]zin da erran, gure iduriz, patronimikoak toponimoa sortu duela » (soit : « On ne peut pas dire, à notre avis, qu'une forme patronymique soit [litt. 'ait créé'] à l'origine d'un toponyme »).

Voilà donc un auteur qui défend, en apparence du moins, une thèse, celle d'Irigoien, à laquelle pourtant il ne croit pas ! Et qui critique les dires d'un autre auteur, les nôtres en l'occurrence, auxquels en fin de compte il adhère !

En fait, son explication est d'une telle « subtilité » qu'on finit par ne plus en saisir la véritable raison d'être. Voici, résumée, son explication : la terminaison de certains toponymes et celle des formations patronymiques auraient la même origine, à savoir latine. Elles exprimeraient toutes les deux une idée de « possession ».

Il écrit (2003 : 88) : « Formulazio zuzena guretaiko biek jatorri bera dutela erratea da, biek jabegoa adieratzen dutela » (soit : « La formulation exacte en ce qui nous concerne est de dire que les deux [terminaisons, la patronymique et la toponymique] ont la même origine [c'est-à-dire latine⁹], que les deux expriment l'idée de possession »).

En ce qui concerne l'idée de possession tout au moins, ne s'agirait-il pas là d'une lapalissade ? Qu'apporte en effet au débat une réflexion dont la seule conséquence est d'exprimer une évidence ?

Quant à l'origine du suffixe patronymique, elle n'est pas, on l'a vu, élucidée. En tout cas, les arguments exposés dans le cas présent par Salaberri n'apportent rien qu'on ne sût déjà.

Mais ce n'est pas l'origine patronymique ou non de certains toponymes, un vaste sujet dont certains aspects pourront être, il est vrai, débattus encore et toujours, qui constitue l'essentiel des réticences émises par Salaberri en ce qui concerne nos travaux.

Le toponyme *Gasteiz*

C'est en réalité notre hypothèse concernant, entre autres, l'origine et la signification du toponyme *Gasteiz* qui provoque chez lui une curieuse réaction de rejet. Cette réaction est provoquée peut-être, ou plutôt manifestement, par la crainte de voir certaines de ses certitudes ébranlées, convictions héritées dans bien des cas de celui qui fut son maître à penser, Alfonso Irigoien.

Salaberri, usant parfois d'un ton polémique et d'une attitude quelque peu tracassière, ce dont il est manifestement coutumier, commence par rappeler que le nom « euskérico » de la capitale alavaise a été étudié « en un par de artículos » par « Héctor » Iglesias, bien qu'il sache parfaitement que notre prénom ne s'orthographe pas plus « Héctor » que le sien « Pachi », avant de poursuivre en évoquant nos dires concernant l'existence dans les Landes du toponyme *Gastes*, toponyme que nous avons été curieusement l'un des seuls à comparer avec celui de la capitale alavaise, un nom que nous laisserons de côté pour l'instant.

Il poursuit :

« Rechaza este autor [Iglesias] la opinion de Irigoien (...) que deriva *Gasteitz* (sic) del patronímico *Gartzeitz*, derivado a su vez del nombre *Gartzea* »¹⁰.

Le mot latin (*sic*) placé entre parenthèses signifie, on le sait, « ainsi ». Placé à la suite de la forme « *Gasteitz* », il indique que ce nom est cité sans aucune modification, aussi étrange et/ou incorrect qu'il paraisse.

L'académicien laisse entendre par là même que nous aurions commis une erreur. Bref, il insinue, et cela dès le début de ses commentaires critiques, que nous maîtriserions mal le sujet ; c'est du moins le sentiment qu'en aura forcément le lecteur.

C'est pourtant « ainsi » (*sic* en latin) qu'Irigoien, son maître en toponymie, écrivait le nom (*Gasteitz*, sans astérisque) dans son ouvrage paru il y a plus de vingt ans (Irigoien, 1981 : 34, § 45), un ouvrage sur lequel nous basons nos dires et que Salaberri n'a manifestement pas bien lu.

Il écrit : « aunque [le nom **Gastericus*] no se documenta en ningún lado » (« bien qu'il ne soit documenté nulle part »), ce qui constitue comme on le verra par la suite, un argument spécieux, c'est-à-dire qui sous l'apparence de la vérité est en partie faux, il est donc préférable, ajoute-t-il, « según Iglesias » (« selon Iglesias »), de considérer que le nom *Gasteiz* est issu de l'anthroponyme d'origine germanique **Gastericus* (l'astérisque indiquant que ce nom n'apparaît pas tel quel, sauf erreur, dans la documentation médiévale connue, nous y reviendrons) à la suite de la chute de la vibrante faible intervocalique **Gasterici* > **Gaste(r)iz* > *Gastehiz*, 1025 > *Gasteiz*.

Pour parvenir à cette conclusion, poursuit l'auteur, « il [Iglesias] » a réussi à trouver plusieurs toponymes basques médiévaux où la chute de la vibrante faible intervocalique a effectivement eu lieu. Et Salaberri d'ajouter aussitôt, sur un ton des plus curieux, une remarque également des plus surprenantes, à savoir : « [S]eguramente tras buscar minuciosamente ».

En réalité, il nous a suffi d'ouvrir le *Nafarroako herri izendegia / Nomenclátor eusquérico de Navarra* publié en 1990 par Euskaltzaindia, c'est-à-dire notamment par la commission d'onomastique de l'Académie, puis d'en feuilleter nonchalamment quelques pages pour tomber sans la moindre difficulté sur plusieurs toponymes médiévaux basques où la chute de la vibrante faible intervocalique est parfaitement attestée !

On ne comprend pas très bien cet étonnement, feint ou réel, que marque Salaberri dans ses commentaires étant donné qu'à l'époque il faisait déjà partie de la commission qui avait publié cette nomenclature ; on est en droit de supposer, on

l'espère du moins, qu'il était parfaitement au courant de l'existence de toponymes basques résultant ou ayant connu à un certain moment la chute d'une vibrante faible intervocalique.

Cela étant, ce n'est pas la première fois que cet auteur s'attaque à nos travaux.

Dans un ouvrage publié 2003, il cite déjà, pour en réfuter toutefois la validité, notre hypothèse sur *Gasteiz*, une hypothèse que nous avons mentionnée dans un autre de nos articles (2002 : 1129-138). Cet auteur y conteste notre démonstration en développant pour cela une « argumentation », pour dire le moins, inattendue, à savoir :

« Bestalde, fonetikoki, euskaraz segur aski **Gazte(r)itz*-en modukoren bat behar genuke **uilla Gasterici*-tik abiatuko bagina » (Salaberri, 2003 : 197).

Soit en français :

« D'autre part, du point de vue phonétique, si nous partions de **uilla Gasterici*, nous devrions manifestement avoir en basque une forme telle que **Gazte(r)itz* ».

Ce qui — cela est sous-entendu — n'est pas en effet le cas. La forme basque **Gazteitz* ou **Gazteritz* n'existe pas. Cela est donc tout à fait exact. Mais l'auteur de cette remarque pour le moins surprenante « oublie » de préciser pourquoi cette forme n'existe pas, pour des raisons qu'il convient d'exposer.

Cette forme n'existe pas parce que le toponyme *Gasteiz* constitue une forme médiévale inutilisée depuis plusieurs siècles, c'est-à-dire en résumé un toponyme « artificiel », autrement dit un nom de lieu « recuperado para la ciudad de Vitoria por el movimiento nacionalista que creó Arana Goiri, [lequel nom de lieu] ha sido también objeto de penetración en cuanto a su sentido vasco originario, pues este supuesto fue precisamente la causa de su reivindicación (c'est nous qui soulignons), en oposición al nombre de *Vitoria*, al cual no se le atribuía tal origen [basque], lo que no quiere decir que los hablantes vascos, con las adaptaciones pertinentes, no lo usaran. Como ejemplo quiero señalar que en Arratia se decía en mi niñez, y naturalmente se seguirá diciendo, *Bituríe*, 'Vitoria', *Bituríre*, 'a Vitoria', *Bituríkoa*, 'de Vitoria', etc. » (Irigoien, 1981 : 3).

En d'autres termes, cela signifie que la forme *Gasteiz* était il y a encore un siècle un nom totalement inconnu des bascophones ; il s'agit tout simplement d'un nom exhumé, au début du XX^e siècle, d'un vieux manuscrit (un cartulaire médiéval précisément, à savoir *el Fuero de Vitoria*) et cela à des fins strictement idéologiques, ce que personne ne conteste au demeurant, parce que le toponyme *Vitoria* ne paraissait pas « assez » basque aux partisans de Sabino Arana.

C'est pourquoi les objections que nous opposait déjà en 2003 Salaberri sont, dans le meilleur des cas, inattendues, sinon incompréhensibles, puisque la forme *Gasteiz* a été nécessairement reprise par les partisans de Sabino dans l'état où elle se trouvait au XII^e siècle, à savoir *Gasteiz*, 1135, voire au XI^e siècle sous la forme *Gastehiz*, 1025¹¹, aucune évolution phonétique ultérieure connue ne nous étant dès lors accessible pour ce nom puisqu'il ne s'agit en aucune façon d'une forme « populaire » basque, c'est-à-dire connue et utilisée par les bascophones depuis la fin du Moyen Âge.

Dire par conséquent que nous aurions dû avoir, si notre hypothèse était exacte, une forme **Gazte(r)itz* n'apporte rien au débat¹² étant donné que l'« artificialité » du nom *Gasteiz* implique nécessairement que nous ne pourrions jamais avoir accès à une telle forme¹³.

Pour en revenir à la chute de la vibrante faible intervocalique, Salaberri ajoute :

« En mi opinión Iglesias ha demostrado *tal vez* (c'est nous qui soulignons) que la vibrante podía caer también en el Medievo » (2005 : 614, soit : « A mon avis, *peut-être bien (en effet)* qu'Iglesias a démontré que la vibrante pouvait tomber au cours du Moyen Âge »).

L'étrange expression « *tal vez* » que l'on traduira dans le cas présent, on l'a vu, par « (en effet) *peut-être, peut-être bien* », au-delà de son aspect plaisant car elle prête inévitablement à sourire, est symptomatique de la grande difficulté qu'éprouve la plupart du temps ce chercheur à s'incliner devant les faits que nous impose la réalité telle qu'elle se présente à nous et non telle qu'on voudrait qu'elle fût.

Mais la suite du propos est absolument inhabituel sous la plume d'un chercheur universitaire, et académicien de surcroît, réputé d'un tel niveau :

« Aunque conociendo la documentación medieval y la cantidad de variantes deformadas que pululan en dichos documentos yo al menos no pondría la mano en fuego » (2005 ; 614, soit : « Bien que connaissant la documentation médiévale et la quantité de variantes déformées qui pullulent dans lesdits documents moi, en ce qui me concerne du moins, je ne mettrais pas ma main au feu »).

L'auteur, faisant preuve d'un aplomb et d'une audace qui finiraient presque par le rendre sympathique, laisse entendre ici de façon à peine voilée, quoique sans oser toutefois l'exprimer ouvertement, que lorsque les graphies médiévales basques sont manifestement défavorables à ses singulières conceptions de la réalité, ce qui est effectivement le cas ici, celles-ci ne seraient finalement que le fruit d'une série d'erreurs et n'auraient en conséquence que peu, voire aucune valeur, quand bien

même ces graphies se répéteraient à plusieurs reprises tout au long du Moyen Âge comme en témoigne, entre autres, le toponyme *Gorariz*, *Gorayriz*, *Gorrariz*, 1275-1277, *Gorraiz*, 1366, *Gorrayz*, 1532, *Gorrariz*, 1707 (act. *Gorraiz*, vallée d'Arce, Sangüesa, Navarre).

Malgré ce raisonnement pour le moins insolite, l'auteur, qui reste assez lucide toutefois pour ne pas sombrer dans le ridicule le plus complet, est bien obligé de s'incliner, bon gré mal gré, devant notre démonstration infaillible, mais, il ajoute aussitôt, « pero, de todos modos », Iglesias « no ha demostrado », poursuit-il infatigable, « que esa vibrante simple perdida haya dejado como rastro una aspiración », soit : **Gasteriz* > *Gastehiz*, 1025.

Et de conclure, sentencieux : « Y esto es lo fundamental ».

Non sans ajouter aussitôt :

« [P]orque es en este punto donde basa el origen germánico del topónimo *Gasteiz* », reconnaissant par là, à la suite probablement d'un *lapsus* révélateur, que la possibilité qu'il s'agisse effectivement d'un toponyme issu d'un anthroponyme germanique est réelle, étant donné que cela ne tient finalement, concède-t-il, qu'à un fil, c'est-à-dire à la seule chute d'une vibrante faible intervocalique.

L'auteur se lance alors dans une de ces longues démonstrations qu'il affectionne tant sur l'origine présumée de ce *-h-* intervocalique, exposé interminable dont l'académicien a le secret mais qui, ici comme ailleurs, n'apporte rien de nouveau qu'on ne sût déjà et est en conséquence parfaitement inutile.

A l'instar du roi Aiotos, qui demandait à l'Argonaute Jason, en échange de la Toison d'Or, de réussir encore et toujours de nouvelles épreuves, Salaberri exige à présent qu'on lui prouve que la chute d'une vibrante faible intervocalique ait pu laisser au cours du Moyen Âge « como rastro una aspiración » (soit *-r-* > *-h-*), ce qui, selon lui, ne serait pas prouvé.

Cela est pourtant inexact.

L'exemple, que l'on qualifiera de « classique », est celui du nom médiéval *Uharte*, un nom incontestablement issu du basque *ur-arte*, « entre les eaux » qu'on retrouve encore de nos jours sous une forme étymologique dans le nom de famille *Urarte* (Michelena, 1989 : 157, § 592) et qui équivaut au nom espagnol *Entrambasaguas* et à l'occitan *Entraigues*.

Or, comme tout spécialiste le sait, dans les « composés de *ur*, 'eau' » tels que, par exemple, « 1042 *uhart* », il est acquis que « cette aspiration résulte de

l'affaiblissement, antérieur au XI^e siècle, de *-r-* faible devenu intervocalique » (Orpustan, 1999 : 80).

Salaberri contesterait-il ce fait ?

Nous pouvons d'ores et déjà répondre à sa place et la réponse est non. Car même un auteur comme Salaberri, qui ne doute de rien et qui sait faire preuve, si nécessaire, d'une assurance et, on l'a dit, d'un aplomb mêlé d'effronterie qui ont pu par le passé en laisser interdit plus d'un, ne se risquerait jamais à contester une telle réalité.

Le nom médiéval *Uhart*, 1042 constitue en conséquence la preuve, limpide et certaine, que la chute au cours du Moyen Âge d'une vibrante faible intervocalique a pu laisser place à une aspiration : *Urarte* > *Uhart(e)*. Par conséquent la forme médiévale *Gastehiz*, 1025 peut parfaitement être issue d'un prototype **Gasteriz*, malgré le fait que Salaberri essaie par la suite, ici aussi de façon tout à fait inattendue, de nous faire croire, à la suite d'une démonstration quelque peu floue, que l'aspiration que reproduit la graphie *-h-* de 1025 ne serait peut-être finalement qu'une graphie fautive, donc sans valeur.

Bref, d'après Salaberri, lorsque les graphies médiévales ne plaident pas en sa faveur, celles-ci sont probablement fautives, mais quand elles lui donnent raison, elles sont évidemment bonnes. Il s'agit là, pour dire le moins, d'une vision singulière de la réalité.

Le « patronímico » *Gasteiz*

Salaberri poursuit alors, sans relâche, sa prétendue démonstration en mettant en avant ce qu'il considère être « el patronímico *Gasteiz* », c'est-à-dire, affirme-t-il de façon péremptoire, une formation patronymique.

Au début des années quatre-vingt Irigoien affirmait déjà, sans laisser la moindre place au doute, que « debe de ponerse en relieve que el patronímico *Gasteiz* puede ser documentado », (c'est nous qui soulignons) « *sin dejar dudas en cuanto a la naturaleza de tal* » (Irigoien, 1981 : 8, § 8), autrement dit « il faut mettre en relief le fait que la formation patronymique *Gasteiz* peut être documentée *sans qu'il puisse y avoir le moindre doute en ce qui concerne le caractère [patronymique] d'une telle forme* », bien que, était-il cependant obligé de reconnaître (Irigoien, 1981 : 40, n. 26), le « R. P. Gonzalo Díez Melcón », dans son ouvrage paru 1957, ne cite à aucun moment ni la forme patronymique *Gasteiz* ni le nom de personne *Gaste* (« no lo registra en absoluto »).

Et Salaberri, sûr de lui comme à son habitude et sur un ton quelque peu magistral, d'ajouter : « [Y] en cuanto a la base *Gasteiz* bastará con señalar... » (« Et en ce qui concerne la base *Gasteiz*, il suffira de signaler... »).

Et de citer aussitôt, à la suite d'Irigoien, les noms extrêmement tardifs, à savoir de la deuxième moitié du XIV^e siècle, suivants : « *Pero Gasteiz, Lope Gasteiz, Enequo Gasteiz, Sancho Gasteiz* » et même une « *Maria Gasteiz de Herna(n)i* » (Salaberri, 2003 : 197 ; a. 1466 ; 2005 : 615) de la deuxième moitié du XV^e siècle !

Mais que valent réellement des formes à ce point tardives ?

Irigoien avait-il la preuve, car il ne suffit pas d'affirmer, que ces noms constituaient véritablement des formes patronymiques ?

On ne le saura jamais puisque, malheureusement, et nous le regrettons sincèrement, l'auteur de ces affirmations nous a quitté.

Mais Salaberri, qui se réfère continuellement aux travaux de cet auteur pour lequel il porte manifestement une admiration sans faille, en aurait-il, lui, la preuve ?

Si cela est le cas, il ne manquera certainement pas, on peut en être sûr, de nous l'apporter. En attendant, on préférera douter du bien-fondé de toutes ces assertions dont la gratuité, jusqu'à preuve du contraire, saute aux yeux.

Car rien en effet, absolument rien, ne prouve que dans ces noms extrêmement tardifs, le nom *Gasteiz* ait signifié « fils/fille de *Gaste* », autrement dit et afin que l'« honnête homme » qui n'est pas obligatoirement un spécialiste de toutes ces questions ayant trait à l'onomastique basco-ibérique, beaucoup plus complexes et compliquées en effet qu'on ne le croit d'ordinaire, comprenne véritablement de quoi il s'agit, rien ne prouve en effet que le père de ce « *Pero* » ou de ce « *Sancho* », voire de cette « *Maria* » — des exemples que brandit, avec une satisfaction à peine dissimulée, Salaberri — s'appelât *Gaste* ! En d'autres termes, rien ne nous dit que le nom *Gasteiz* constitue ici une formation patronymique.

Et cela pour plusieurs raisons.

D'une part, ces formes, on l'a dit, sont extrêmement tardives. Or il est acquis, que dans la péninsule Ibérique, territoires basques inclus, les anciennes formations patronymiques qui avaient fleuries avant et après l'an Mil sont devenues héréditaires à partir, au plus tard, du début du XIV^e siècle, c'est-à-dire que ces noms ne constituaient plus désormais à partir de cette époque de véritables formations patronymiques, autrement dit qu'ils ne reflétaient plus ou ne faisaient

plus référence au nom du père des personnes qui les portaient. On sait également qu'en France, par exemple, c'est « pendant le règne de Philippe-Auguste (1180-1223) que se confirme la tendance du nom à devenir *héréditaire* » (Fabre, 1998 : 44).

Au XIV^e siècle, un individu pouvait donc parfaitement s'appeler « *Sanchez* » ou « *Rodriguez* », voire « *Gasteiz* », sans pour autant que son père s'appelât « *Sancho* » ou « *Rodrigo* », voire « *Gaste* ».

Bref, les formations patronymiques avaient cessé d'exister en tant que telles. On avait affaire à des noms héréditaires qui se transmettaient désormais tels quels de générations en générations comme cela est encore le cas de nos jours.

D'autre part, ce qui constitue ici un point encore plus important, si on s'en tient aux travaux qui font autorité en la matière, c'est-à-dire, entre autres, à ceux de Diez Melcón, que Salaberri, comme le faisait avant lui Irigoien, ne manque jamais au demeurant de signaler, nombre de toponymes non précédés de la particule « de » étaient dans la péninsule Ibérique des noms de famille indiquant la provenance ; cela était, par exemple, le cas d'un certain « *Pedro Tolosa* » en 1248 dont le nom signifiait bien « originaire de *Tolosa* » (Guipuzcoa) et rien d'autre car, comme le pensait déjà le savant lusitanien Leite de Vasconcellos « los nombres geográficos se emplearon así [sans la particule « de »] desde un principio [en même temps que ceux munis de ladite particule], sin preocuparse en absoluto del 'de' » (Melcón, 1959 : 237, § 206 ; 238, § 208).

Or, comment peut-on être sûr que dans le cas des noms *Gasteiz* que cite Salaberri pour les XIV^e et XV^e siècles ces derniers ne signifiaient pas en réalité à l'origine « originaire d'un lieu appelé *Gasteiz* » (c'est-à-dire *Victoria, quae antea vocabatur Gasteiz*, 1181 ; voire *Albaro Gonsalboz de Gasteiz*, 1089, ici le nom de la localité d'origine étant en revanche précédé de la particule « de », Irigoien, 1981 : 5, § 3) et cela au même titre que les noms de famille *Armendariz*(t)z et *Oderi*(t)z qui eux, on le sait, signifient « originaire de la localité d'*Armendaritz*(e) / d'*Oderi*(t)z » ?

Car c'est évidemment avant tout à Salaberri d'apporter la preuve de ce qu'il affirme et non aux autres de prouver que ses affirmations sont fausses !

Cela étant, on pourrait effectivement, à l'extrême rigueur, envisager la possibilité qu'il se fût agi à l'origine, en ce qui concerne les noms *Gasteiz* cités ci-dessus, de formes patronymiques, mais encore faut-il le prouver.

Salaberri peut-il apporter la preuve documentaire, à savoir un document comme il en a existé de nombreux au cours du Moyen Âge, démontrant que le nom de baptême qui était celui des pères des individus qu'il cite était *Gaste* ?

Ou, plus simplement, a-t-il connaissance de l'existence d'un document médiéval de cette époque, ou d'une époque antérieure, dans lequel il est clairement précisé que le père d'un individu du nom de *Gasteiz* a effectivement *Gaste* pour nom de baptême ?

Par conséquent, et jusqu'à preuve du contraire, c'est-à-dire jusqu'à que cet auteur nous apporte la ou les preuves de ces affirmations, les noms des XIV^e et XV^e siècles que cite Salaberri concernant ce point n'éclaircissent guère la situation et n'invalident donc en rien notre hypothèse sur l'origine et la signification du toponyme *Gasteiz*.

Les « conclusions » de Salaberri

Et l'auteur, imperturbable, de poursuivre : « Por lo tanto, ¿ por qué recurrir a un antropónimo germánico hipotético **Gastericus*, cuya evolución a *Gasteiz* presenta problemas difíciles de resolver (...) ? ».

Mais à quels « problemas difíciles » fait-il référence ?

La chute de la vibrante faible intervocalique ?

Cela ne paraît guère envisageable. Nous avons déjà démontré que cette chute est attestée au cours du Moyen Âge, comme le reconnaît au demeurant, il est vrai à demi-mot, Salaberri. Inutile donc d'y revenir.

L'autre argument de Salaberri est qu'il s'agirait d'un « antropónimo germánico hipotético **Gastericus* [que] no se documenta en ningún lado ».

C'est en partie vrai, mais en partie seulement, car la démarche intellectuelle de l'académicien est ici, encore une fois, une des plus spécieuses qu'il se puisse concevoir. La plupart du temps, en effet, celui-ci sait parfaitement faire appel, ici comme ailleurs dans ses raisonnements, en faisant preuve pour cela d'une grande habileté, à des « idées élémentaires, spécieuses et fausses, justes en apparence, absurdes en réalité » (Hugo, *Misérables*, 1862 : II, 206).

Car l'auteur omet —et cela sciemment, car cela ne peut être en effet que le résultat d'un acte délibéré étant donné que cet aspect de la question est clairement abordé dans notre article sur *Gasteiz*, un article en partie à l'origine des foudres de ce chercheur universitaire — de citer un point « fondamental » de notre démonstration : l'existence en France du nom de famille d'origine germanique

Gastry cité par Morlet (1991 : 447) et impliquant *obligatoirement* un prototype germanique GAST-RIC [gast(e)ri:k(s)].

Et en conséquence le fait que l'anthroponyme d'origine germanique, sous une forme « latinisée », c'est-à-dire coulé dans le moule de déclinaison latine, *GAST(E)-RIC(US) n'apparaisse pas dans les cartulaires et autres documents médiévaux européens connus à ce jour, documentation médiévale où figurent, il faut le préciser, une partie seulement des milliers d'anthroponymes germaniques qui ont dû réellement exister, ne change strictement rien à l'affaire.

Pourquoi ?

Parce qu'à elle seule l'existence du nom de famille français *Gastry*, sans mentionner le toponyme gascon *Gastris*, 1290 qui a peut-être, voire probablement la même origine, un nom de famille porté encore de nos jours par de nombreux citoyens français, constitue la preuve assurée qu'un tel anthroponyme germanique, devenu par la suite un nom de famille français, a réellement existé au cours du Moyen Âge. En conséquence rien ne pourra altérer cette réalité historique et ne pourra nous empêcher de penser raisonnablement que cet anthroponyme a également existé en territoire ibérique et est à l'origine du toponyme *Gasteiz*.

Par conséquent, affirmer, comme le fait cet auteur, que le nom n'est attesté « en ningún lado » (« nulle part ») est inexact.

Le toponyme *Gastiain*

L'auteur écrit que « la explicación que da [Iglesias] de *Gasterayn* a través de [l'anthroponyme d'origine germanique attesté] *Gaster* (...) no nos convence », bien que cette hypothèse soit, est-il obligé de reconnaître, et ce à contre-cœur, « plausible », mais (« pero »), poursuit-il imperturbable, en faisant preuve d'un aplomb qui confine désormais à la mauvaise foi, « los errores en la documentación no son raros y la sentencia *unus testis, nullus testis* debe ser aplicada estrictamente, al menos si no hay otras circunstancias concurrentes que nos indiquen que la lectura es correcta ».

La suite, du même acabit, constitue un exercice d'acrobatie de haut vol :

« Es cierto, por otro lado, que, *lectio difficilior*, *Gasterayn* (1350) debería ser tenido como fuente de las demás variantes ».

Mais (« pero »),

« pero tampoco es completamente seguro que esto sea así, entre otras cosas porque en 1277 se documenta *Gasteasin* en Estella / Lizarra (...) y en 1295 *Pero*

Gorria perconarii ecclesie de Gastean (...) que parecen ser variantes más o menos deformadas ».

Mais (« pero »),

« pero no sabemos en qué medida lo son ».

Et l'auteur de conclure :

« Yo diría que tras *Gastean* de 1295 se esconde *Gasteain*, o quizás una variante con final palatal (**Gasteañ*) ».

Puis, après avoir repris ses esprits, comme on se ressaisit d'ordinaire après quelque violente émotion, il parvient toutefois à faire preuve d'un reste de lucidité, qui l'amène à ajouter :

Mais (« pero »),

« [P]ero esto no pasa de ser una suposición ».

L'académicien n'a-t-il pas conscience qu'en tenant de tels propos, il ne fait finalement que se discréditer, voire se ridiculiser aux yeux de ses collègues ?

A-t-il oublié que la question avait déjà été étudiée, il y a plus de vingt ans, par Alfonso Irigoien, son maître en la matière, qui à l'époque écrivait :

« Lo mismo podemos ver en el caso de *Gastiain*, también población navarra, pues se documenta *Gasterayn* en 1350 (...) pero ya *Gastiayn* en 1366 (...) lo cual indica claramente que no hay que suponer que en dicho topónimo está contenido el nombre vasco de persona *Gaste* más el sufijo, a lo cual las apariencias pudieran inducir » (1981 : 6, § 5).

Irigoien concluait : « Naturellement, la caída de la *-r-* intervocálica provocó la forma **Gasteain*, de donde > *Gastiain* ».

Evidemment, à cette époque, Irigoien ignorait l'existence de l'élément anthroponymique d'origine wisigothique *Gaster* attesté dans l'anthroponyme composé ADALGASTER (ADAL + GASTER, ce dernier étant à l'origine en moyen français du terme *gasteur*, « celui qui ravage ») que cite Albert Dauzat pour l'Espagne en 780 (1944 : 43). On ne saura donc malheureusement jamais quelle aurait été sa réaction face à l'existence attestée de cet élément anthroponymique *Gaster*.

En revanche, on connaît la réaction de Salaberri, dont la souffrance intellectuelle, qu'il peine manifestement à cacher, face à une réalité à laquelle il ne s'attendait pas et qui lui déplaît grandement, est patente.

Il est vrai que cette réalité a notamment pour conséquence d'ébranler les certitudes « historico-linguistiques » de notre auteur, certitudes qu'il n'est pas, il est vrai, le seul à partager.

Bref, le toponyme *Gastiain* est un anthroponyme d'origine germanique wisigothique, c'est-à-dire *Gaster* + *-ain*, « domaine de *Gaster* », un nom évoquant le fondateur d'un domaine médiéval et toute tentative de Salaberri visant à le nier ne pourra rien y changer.

Les toponymes *Auritz* et *Munarritz*

Salaberri conteste¹⁴ également le fait que les toponymes basques *Auritz*¹⁵, tous inexplicables à partir de la langue basque, soient issus de l'anthroponyme masculin d'origine germanique, attesté au Moyen-Âge sous une forme « latinisée », *AURICUS*, à savoir : **(uilla) Aurici*, « domaine d'*Auricus* » (Morlet, 1971 : 44)¹⁶. Il préfère y voir, de façon tout à fait inattendue et manifestement contre toute évidence, un dérivé du latin *aurum*, « or » en se basant pour cela sur l'existence des toponymes navarrais *Auriain* qui ont pourtant, tout le monde le sait, une origine différente : ils sont issus de l'anthroponyme latin, attesté au Moyen Âge, *AURIUS* (*Auri* + *-ain*, « domaine d'*Aurius* » ; Morlet, 1985 : 28), ce qui rend en conséquence les dires de Salaberri incompréhensibles.

La suite est également surprenante :

« [E]n cuanto [au toponyme] *Munarritz* es preferible partir del antropónimo *Munarro*, *Munarru* de Artajona », nous dit Salaberri, alors que l'académicien sait parfaitement, on l'espère du moins, que les formes anciennes de ce nom sont *Amunariz*, 1280, *Amunarriz*, 1350, *Amunarrizbidea*, 1698.

Le nom est évidemment issu de l'anthroponyme féminin d'origine germanique *AMUNNA* / *AMMUNA*, la variante masculine étant *AMUNNUS* (Morlet, 1971 : 33), un nom de femme bien attesté de surcroît en territoire basque au cours du Moyen Âge sous la forme *Amunna* (et dans lequel Caro Baroja croyait voir, ce qui aujourd'hui pourrait prêter à sourire, mais à l'époque l'auteur ne pouvait pas le savoir, le mot basque *amona*, « grand-mère » ; Caro Baroja, 1945 : 158), soit pour conclure un anthroponyme germanique composé *AM(M)UNA* + *RICUS* : **(uilla) Amun(n)arici* > **Amunaritse* > *Amunariz*.

Le toponyme *Biarritz*

Salaberri écrit à propos de notre hypothèse concernant ce vieux toponyme labourdin :

« [S]i tenemos en cuenta que la forma con vibrante múltiple *Bearriz* se documenta en 1150, el mismo año en que se documenta *Beariz* [avec vibrante faible intervocalique], [et] que las variantes con <r> y con <rr> se alternan en la documentación, no vemos por qué tenemos que darle preferencia a la forma con vibrante simple ».

Et le critique de poursuivre sur un ton assuré :

« Está claro que la explicación más económica es la que debe tener preferencia, y en este caso *no hay duda* (c'est nous qui soulignons) de que la más económica es la que parte de un étimo con *-rr-* ».

Pourquoi ?

Parce que, affirme Salaberri, « en la actualidad en euskera se pronuncia o se ha pronunciado hasta el presente *Biarritze*, *Miarritze* con vibrante múltiple » et parce que, toujours selon cet auteur, « es conocido », dit-il, « por los que nos ocupamos de estos temas » que « la pronunciación actual de cualquier topónimo nos ayuda a ver la pronunciación de las variantes documentales », surtout, ajoute-t-il, « sobre todo en lo referente a las sibilantes ».

Serait-ce la seule « preuve » qu'est en mesure de brandir Salaberri ?

Si tel est le cas, c'est un peu court.

Il suffira en effet de citer quelques exemples, afin de ne pas alourdir la présente démonstration, pour montrer que les faits ne sont peut-être pas aussi simples que le prétend cet auteur : il s'agit de celui du toponyme bas-navarrais Sarrasquette, en basque *Sarrasketa*, où l'actuelle prononciation populaire basque fait clairement apparaître « una vibrante múltiple *-rr-* ». Or il est acquis que ce nom est issu du basque *sarats*, « saule cendré » avec vibrante simple étymologique (*sara(t)s-k-eta*, « lieu de saules cendrés »), ce que confirment au demeurant les formes médiévales de ce nom : *Sarasqueta*, 1264, 1306.

Cette prononciation populaire, avérée par des auteurs tels que Dassance, Eugène Goyheneche et Jean-Baptiste Orpustan, est en outre corroborée par l'académicien Emile Larre, comme le reconnaît au demeurant Salaberri (2004 : 79), et le fait que ce dernier affirme, lui, avoir trouvé une prononciation populaire faisant apparaître une vibrante faible intervocalique *Sarásketà* ou *Sa(h)ásketà* ne suffira pas pour autant à invalider les dires des auteurs cités ci-dessus.

Un second exemple illustrera nos propos :

Altzorritz (esp. *Alzórriz*, Untzitibar ou vallée d'Unciti, Sangüesa, Navarre, Pays Basque, autrefois *Arçorriç*, *Arçorriz*, 1256, 1268, *Arcorriz*, 1366) ; *Arsoritz* (maison

noble au Moyen Âge, *Arçorritz*, 1264, *Arssoritz*, 1268, *Iospitau darssoritz*, 1366, Zabalza, Saint-Jean-le-Vieux, en basque Donazaharre, Basse-Navarre, Pays Basque ; Orpustan 2000 : 395), à savoir actuellement *Arsoritzea*, un nom de maison auquel viennent s'ajouter deux autres noms : *Arsoritzekoborda* et *Arsoritzchipia* (Saint-Jean-le-Vieux, Basse-Navarre, Pays Basque).

Il s'agit évidemment du même nom. Or, le toponyme navarrais a bien connu dans le cas présent, à l'inverse du toponyme bas-navarrais qui conserve dans sa prononciation basque actuelle *Arsoritzea* la vibrante faible, un renforcement de celle-ci, à savoir : *a-R(r)-zo-R-iz* > *a-R(r)-zo-RR-iz* > *a-L-zo-RR-i(t)z*.

Nous sommes donc bien là en présence d'un même nom, lequel a pourtant connu à un moment donné, en ce qui concerne la prononciation des vibrantes, une évolution différente.

Salaberri contesterait-il ce fait ?

Comment peut-on être sûr dès lors que le toponyme médiéval et labourdin *Beariz* n'ait pas, lui aussi, connu à un moment donné un renforcement, de nature expressive ou autre, de la vibrante ?

On en déduira que, la plupart du temps, la prononciation populaire actuelle des toponymes basques ne prouve, en ce qui concerne les vibrantes du moins, pas grand-chose...

Salaberri, qui se ressaisit aussitôt, reconnaît alors, en ce qui concerne le toponyme *Biarritz* :

« Sin embargo, es cierto que las formas con <r> son numerosas en la documentación y no tienen fácil explicación ».

Si l'on compte les formes avec vibrante forte *-rr-*, on obtient :

Bearriz, 1150, *Bearriz*, 1170, *Beiarridz*, 1165, *Bearritz*, 1249, *Bearritz*, 1258, *Beiarridz*, 1261, *Beiarriz*, 1261, *Bearridz*, 1281, *Beyarridz*, 1311, *Berridz*, 1314, *Beyarridz*, 1335, *Bearritz*, 1499, *Bearritz*, 1511, *Sanctus Martinus de Biarritz*, 1689.

A présent, les formes avec vibrante faible *-r-* :

Beariz, 1150, *Bearidz*, 1186, *Bearidz*, 1194, *Beiarid*, 1199, *Beriz*, 1314, *Beritz*, 1314, *Bearitz*, 1344, *Bearys*, 1344, *Bearitz*, 1511, *Bearitz*, 1559, *Saint Martin de Bearitz*, 1568, *Miariz*, XVIII^e siècle, *Mieritz*, XVIII^e siècle, *Biarits*, XVIII^e siècle.

Soit quatorze formes avec vibrante forte et quatorze autres avec vibrante faible.

Il est difficile de trancher !

Si on ajoute les deux ou trois formes avec vibrante forte apparaissant dans divers documents médiévaux guipuzcoans — que Salaberry ne manque pas de citer — (*Vearriz*, 1432, *Vearriz*, 1466), cela nous fait dix-sept formes avec vibrante forte contre une quinzaine de formes avec vibrante faible, sans compter toutes les formes dont nous n'avons pas connaissance et qui apparaîtront peut-être un jour à la suite de la découverte, toujours possible, de nouveaux documents médiévaux.

En réalité, Salaberry recourt à une « technique » journalistique pratiquée par de nombreux chercheurs ou prétendus chercheurs, un subterfuge ou *artimaña* basée sur l'omission : extraire délibérément un fait, linguistique ou historique, de son contexte afin de pouvoir l'interpréter d'une manière toute personnelle et intéressée.

Cette technique ne fonctionnera évidemment qu'avec un public peu averti ou peu rompu aux subtilités de la recherche et des faits historiques ou linguistiques qu'elle est amenée à étudier. Mais, bien utilisée, elle peut être relativement efficace en sciences humaines et, en tout état de cause, difficile à contrecarrer.

Ainsi, Salaberry se contente la plupart du temps, en ce qui concerne nos travaux du moins, de ne citer que quelques bribes sans jamais entrer dans les détails, ce qui peut paraître paradoxal pour quelqu'un qui adore se perdre, quand il pense y trouver son compte évidemment, dans toutes sortes de faits sans importance, fussent-ils les plus dérisoires.

Il ne cite à aucun moment, par exemple, notre article de huit pages intitulé « Le toponyme Biarritz » paru en mai 1998 dans la revue savante *Fontes Linguae Vasconum*, une revue dont il est pourtant le directeur. A aucun moment il n'évoque l'existence des paroisses galiciennes appelées *Santa Maria de Beariz* et *San Martiño* ou *San Martin de Beariz*, cette dernière constituant évidemment le pendant exact de la paroisse labourdine de *Saint Martin de Bearitz*, 1568, autrement dit l'actuelle paroisse de *Saint-Martin de Biarritz*.

Il est donc démontré que le nom *Biarritz* (autrefois *Beariz* / *Bearitz* / *Bearritz*) est un nom de lieu issu de l'anthroponyme d'origine germanique, attesté au cours du Moyen Âge sous une forme « latinisée », *Viaricus* (Morlet, 1971 : 223) comme cela est le cas des deux toponymes galiciens *Beariz*, toponymes galiciens dont l'origine germanique est parfaitement établie ; autrefois, du moins pour le nom galicien dont les formes anciennes nous sont connues : *Viarici*, 1034, *Uiarici*, *Uiariz*, 1053, *Veariz*, 1220, l'évolution *-ia-* > *-ea-*, puis parfois > *-eia-* étant bien attestée en langue galicienne et en langue basque (Iglesias, 1998a : 283-284).

Ces « oublis » de Salaberry sont plutôt fâcheux et, en tout cas, suspects. La question du toponyme *Biarritz* ayant déjà fait l'objet de notre part de deux articles,

l'article cité ci-dessus, et un autre, en langue basque, intitulé « Azterna germanikoa Euskal Herriko toponimia historikoan » (« L'empreinte germanique dans la toponymie historique du Pays Basque »), un article de dix-neuf pages paru, lui aussi, dans la revue *Fontes*, nous n'y reviendrons plus ici car les arguments que nous y exposons longuement paraissent désormais suffisamment solides et par conséquent les lecteurs pourront, s'ils le désirent, s'y reporter afin de se faire opinion personnelle.

Le toponyme *Ustaritz*

Salaberri ne mentionne pas curieusement notre hypothèse concernant ce toponyme basque, bien que ce dernier ait été étudié dans trois de nos articles, deux en langue française (Iglesias, 1998 : 1-29 ; 1999 : 123-166) et un autre en langue basque que nous avons déjà mentionné (Iglesias, 2001 : 317-335).

L'auteur omet en effet de préciser, dans ses quatre pages de commentaires sur nos travaux, que les exemples des toponymes, entre autres, *Gasteiz* et *Biarritz* ne constituent pas, loin s'en faut, des cas isolés, mais au contraire que ces noms de lieux s'inscrivent dans une série d'anthroponymes d'origine germanique attestée, notamment, en territoire galicien.

Salaberri se contente uniquement de mentionner, de façon plus ou moins expéditive, l'existence de plusieurs « artículos en los que se fija el autor [Iglesias] sobre todo en la semejanzas » (« articles dans lesquels l'auteur porte surtout son attention sur les similitudes ») entre « la toponimia vasca y la gallega » (« la toponymie basque et la galicienne »), des similitudes qui lui paraissent « asombrosas a menudo » (« la plupart du temps stupéfiantes »).

Le lecteur aurait certainement apprécié que Salaberri approfondît un peu.

Pour prendre connaissance de cette longue liste de toponymes, identiques ou apparentés, d'origine germanique, rencontrés à la fois en Pays Basque, en Espagne, en Galice et en territoire portugais, et dont Salaberri ne daigne citer, pour en contester maladroitement la validité, que cinq exemples, le lecteur pourra, s'il le désire, se reporter à nos articles cités dans la bibliographie.

Salaberri passe complètement sous silence l'existence du toponyme galicien *Ustariz* découvert par nous en 1998.

Ce toponyme, que nous avons trouvé en consultant les treize tomes de l'encyclopédie intitulée *Geografía General del Reino de Galicia*, est un des trente-cinq milles toponymes qu'on trouve en Galice¹⁷, un de ces nombreux toponymes galiciens finissant en *-riz* (élément issu du gotique *reiks* [ri:ks], « latinisé » en *-RICUS*), un nom dont l'origine germanique est totalement assurée.

Cette découverte a pour principale conséquence de clore définitivement le débat concernant l'origine et la signification du toponyme labourdin *Ustaritz* (autrefois *Eustaridz*, 1304, *molendini Ustarici*, 1311) et celles des toponymes navarrais *Osteritz* (esp. *Ostériz*, autrefois *Ostariz*, 1280, vallée d'Esteribar, Sangüesa) et *Ustaize* (esp. *Ustés*, Navascués, Sangüesa) qui dès lors ne peuvent être, eux aussi, issus, à l'instar du toponyme galicien, que de l'anthroponyme germanique, attesté au cours du Moyen Âge sous une forme « latinisée », *AUSTERICUS*, var. *OSTE- / OSTORICUS* (Morlet, 1971 : 47). Mais elle renforce également l'hypothèse faisant du toponyme *Biarritz* un anthroponyme d'origine germanique.

En ce qui concerne la forme basque *Ustaize*, c'est-à-dire la forme populaire du toponyme navarrais *Ustés*, Salaberri, dans un autre de ses ouvrages (2004 : 333, n. 50), affirme, ici aussi de façon tout à fait inattendue, que le prototype de ce nom de la vallée de Salazar « devait être », « a dû être » (« zatekeen ») **Ustais(e)*, sans expliquer cependant comment une sifflante apicale *-is(e)* aurait pu dans le cas présent se transformer subitement en une dorso-alvéolaire *-iz(e)*.

Une bien surprenante évolution **Ustai-s-(e) > Ustai-z-(e)* que cette dernière, une évolution que postule pourtant Salaberri pour le toponyme salazarais, qui implique nécessairement la transformation spontanée d'une apicale *-s- [ś]* en une dorsale *-z- [s]* (soit **Ustais(e) > Ustaize*), phénomène difficilement concevable en basque.

Salaberri suggérerait-il que ce changement résulte d'une analogie avec les toponymes basques qui font leur terminaison en *-i(t)z(e)* ?

Et quand bien même ce nom serait issu, ce que nous ne croyons cependant pas, d'un prototype **Ustais* ou **Ustaize*, si l'on ne propose pas une explication, en quoi le fait de mettre en avant une telle forme est-il alors utile ?

L'auteur poursuit :

« Iglesiasek (2004 : 333, n. 50) **Ustariz* proposatzen du Zaraitzuko herri izen horren etorkitzat » (soit en français : « Iglesias propose [qu'un prototype] **Ustariz* soit à l'origine de cette forme [litt. 'ce nom'] populaire de la vallée de Salazar »).

Et il ajoute, perfide :

« Nolanahi ere, *Ustaize / Ustes* (*sic*, il oublie l'accent tonique) ez da inoiz *-r-*rekin agertzen, dakigunez » (soit : « Quoi qu'il en soit, *Ustaize / Ustés* n'apparaît jamais avec un *-r-*, pour autant que nous le sachions »).

C'est pourtant ce même Salaberri qui, dans un ouvrage paru en 1994 (Salaberri, 1994 : 126), c'est-à-dire dans la version revue et corrigée de sa thèse, démontrait

alors avec brio que la forme romane *Ustés* était issue en réalité d'une forme populaire basque, attestée oralement dans la vallée de Salazar, *Ustaize* à la suite de la réduction de la diphtongue *-ai-* en *-e-* (cf. *Or(t)zaize* > *Ossès*, Basse-Navarre) car en fin de compte c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une forme *populaire et orale* basque, et par conséquent dire que la forme **Ustariz* avec *-r-* faible intervocalique n'apparaît pas, « pour autant que nous le sachions », dans la documentation connue, constitue une lapalissade, étant donné qu'une *forme orale*, par définition, n'a guère de chance d'apparaître dans des documents, médiévaux ou autre, lesquels documents, sont la plupart du temps des *écrits*, à la rigueur des images.

Si Salaberri avait lu attentivement notre article paru 2002, mais qui n'apparaît pas dans la bibliographie de son ouvrage paru en 2004, il aurait y pu lire :

« En effet, en basque moderne, dans le langage courant, la chute de cette vibrante [faible intervocalique] est un phénomène très courant. Ainsi un bascofphone qui pratique couramment la langue dira toujours *Uztaitze* et non pas *Uztaritze* » (Iglesias, 2002 : 133).

On pourrait également ajouter qu'en basque on dira toujours *haitz-pean*, « sous les chênes » au lieu de *haritz-pean*, les exemples de ce type étant extrêmement nombreux. D'autre part, on rappellera également, ce que personne ne conteste, pas même Salaberri, que la forme basque *Uzta(r)itze* est une forme plus ou moins récente, et en tout état de cause, secondaire, issue d'une forme étymologique *Ustaritz* conservée dans la forme officielle française, les deux sifflantes dorsales qu'on trouve de nos jours dans la forme basque labourdine (*U-z-tarit-z-e*) résultant en effet d'une assimilation consonantique relativement récente (*U-s-tarit-z* > *U-z-tarit-z-e* où apparaît en outre un *-e* dit « paragogique »).

Si la forme populaire basque et salazaraise *Ustaize* n'a pas connu cette assimilation des sifflantes qu'on constate dans le toponyme labourdin, c'est parce que cette dernière ne se produit pas à chaque fois. Celle-ci peut en effet avoir lieu ou non. C'est également parce que, à la suite d'un phénomène bien connu des spécialistes, certains toponymes, fussent-ils français, espagnols, basques ou autre, des noms dont l'origine sera pourtant à l'origine identique, peuvent, au sein d'un même territoire, connaître à un moment donné une évolution phonétique divergente dépendant souvent, entre autres, de la date de leur création, laquelle aura pour conséquence de les différencier (Dauzat, 1988 ; 65 ; Fabre, 1998 : 36).

C'est cela qui explique que l'anthroponyme d'origine germanique OSTE-RIC(US) aboutit, selon les cas, soit à *Ustés* après une étape *Usta(r)ize*, soit à *Osteritz* / esp. *Ostériz*, après une étape *Ostariz*, soit à *Ustariz* en Galice et à *Ustaritz* / *Uzta(r)itze* en Labourd.

Quoi qu'il en soit, Salaberri ne s'aventure pas à contester ouvertement l'équivalence *Ustaize* (Salazar) / *Uztaitze* (prononciation populaire basque et relâchée, on l'a vu, de la forme *Uztaritze*, Labourd). Mais, il insinue le doute sur la validité de nos travaux qui manifestement lui déplaisent quelque peu, en mettant en avant pour cela des arguments spécieux qui n'impressionneront toutefois que les personnes peu ou pas aux faits des réalités locales, tant historiques que linguistiques, et en règle générale peu aux faits des règles gouvernant la science onomastique à proprement parler.

Revenons-en au toponyme galicien *Ustariz* qu'on trouve dans la province de Lugo.

Salaberri n'ose pas remettre en cause, ici non plus, ne fût-ce que superficiellement, l'explication que nous donnons en ce qui concerne les toponymes « galaïco-basques » *Ustari(t)z*.

L'auteur n'ayant pu manifestement trouver la faille, il opte alors, fidèle à ses habitudes, pour le mutisme, autrement dit il passe sous silence tout ce qui lui déplaît, comme si tout cela n'existait pas et n'avait jamais existé.

Et il est dès lors d'autant plus piquant de lire sous la plume de ce même Salaberri, dans un article paru il y a quelques années (1999, 44, 1, XXX-XXX : 20-24), c'est-à-dire dans un compte rendu ou *reseña* concernant les travaux d'un autre auteur, la phrase qui suit :

« [N]o podemos dejar sin mencionar que el autor elige siempre las formas que mejor le parecen y deja a un lado las que no son de su gusto » (1999 : 24 ; soit : « Nous ne pouvons pas ne pas mentionner le fait que l'auteur choisit toujours les formes qui lui conviennent le mieux et laisse de côté celles qui ne sont pas de son goût »).

Conclusion

Il est temps de conclure. Salaberri, qui dans ses écrits fait continuellement appel aux « faits », voire au « sens commun », pour ne pas dire au « bon sens », ne trouve-t-il pas que les quelques comparaisons toponymiques que nous allons à présent lui rappeler, afin qu'il tâche, dans la mesure du possible, de s'en souvenir, ne font finalement que relever du bon sens ?

Nous n'en citerons ici que trois alors qu'on pourrait lui en citer facilement des dizaines (voir nos articles cités dans la bibliographie), soit les noms suivants :

San Martin de Beariz (Orense, Galice) / *Saint Martin de Bearitz* (act. Biarritz, Labourd, Pays Basque) ; voire *Ustariz* (Lugo, Galice) / *Ustaritz* (Labourd, Pays Basque) ; ou encore les noms *Astariz* (hameau, paroisse de San Vicente do Veral,

Lugo, Galice) *Astariz* (hameau, paroisse de San Martiño de Caboi, *concello* de Outero de Rei, Lugo, Galice) ; *Astariz* (hameau, paroisse de Santa María de Astariz, *concello* de Castrelo de Miño, Orense, Galice) / *Astaritz* ou *Astaritzia*¹⁸ (hameau, Saint-Pée-sur-Nivelle, Labourd, Pays Basque) ?

Bref, on pourra toujours discuter de tout pendant tout le temps qu'il faudra, mais le « bon sens » finalement, n'est-ce pas cela ?

Bibliographie

ALTADILL, J., 1914, *Geografía General del Reino de Navarra*, 2 vol.

BAYLON, C. & FABRE, P., 1982, *Les noms de lieux et de personnes*, Nathan Université, Paris.

BOUHIER, A., 1979, *La Galice : essai géographique d'analyse et d'interprétation d'un vieux complexe agraire*, 2 vol., La Roche-sur-Yon.

BELASKO, M., 1999, *Diccionario etimológico de los nombres de los pueblos, villas y ciudades de Navarra*, Pamiela, 2^e éd., Pampelune.

BERGANTON, M.-F., 1977, *Le dérivé du nom individuel au Moyen Âge en Béarn et en Bigorre : usage officiel, suffixes et formation*, éditions du CNRS, Paris.

BOULLÓN AGRELO, A. I., 1994, *Contribución ó estudio da antroponimia medieval galega (séculos VIII-XIII)*, thèse doctorale inédite, Université de Saint-Jacques de Compostelle, exemplaire microfilmé.

CARO BAROJA, J., 1945, *Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina*, Université de Salamanque.

DAUZAT, A., 1944, *Les noms de personnes. Origine et évolution. Prénoms, noms de famille, surnoms, pseudonymes*, Paris, 1^{ère} édition 1925.

DAUZAT, A., 1988, *Traité d'anthroponymie française : les noms de famille de France*, Paris, 3^e édition revue et complétée par M.-Th. Morlet.

DAUZAT, A. & ROSTAING, Ch., 1989, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, nouvelle édition.

DÍEZ MELCÓN, G., 1957, *Apellidos castellano-leoneses (siglos IX-XIII, ambos inclusive)*, Université de Grenade.

ECHENIQUE ELIZONDO, M.^a Teresa, 1987, *Historia lingüística vasco-románica*, Paraninfo, 2^e éd., Madrid.

EUSKALTZAINDIA, 1990, *Nafarroako herri izendegia / Nomenclátor eusquérico de Navarra*, Pampelune.

FABRE, P., 1998, *Les noms de personnes en France*, Collection « Que sais-je », n° 235, Presses Universitaire de France, Paris.

FERNÁNDEZ REI, F., 1991, *Dialectoloxía da lingua galega*, Xerais, 2^e éd., Vigo.

GAMILLSCHEG, E., 1932, « Historia lingüística de los visigodos », *Revista de Filología Española*, XIX, pp. 117-150 et 229-260.

GGRG = *Geografía General del Reino de Galicia*, 1980, 13 vol., sous la direction de F. Carreras y Candi, Ediciones Gallegas, Editorial La Gran Enciclopedia Vasca, La Corogne-Bilbao.

GIFFORD, J., « Topónimos gallegos y topónimos navarros », *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*, 1955, XI, pp. 227-231.

GOYHENECHÉ, E., 1966, *Onomastique du Nord du Pays Basque au Moyen Age. XI-XV^e siècles*, thèse de doctorat dactylographiée, Bordeaux.

GULÍAS LAMAS, X. A., 1992, *Beariz de Montes : aspecto antropológico, histórico e cultural dun pobo*, Ed. Concello de Beariz, Orense.

IGLESIAS, H., 1998a, « Le toponyme Biarritz », *Fontes Linguae Vasconum*, XXX, n° 78, pp. 281-288.

IGLESIAS, H., 1998b, « Sur quelques similitudes toponymiques galaïco-basques et le problème que posent certaines d'entre elles », *Lapurdum III*, pp. 1-29.

IGLESIAS, H., 1999, « Affinités toponymiques cantabro-pyrénéennes et énigmes historiques », *Lapurdum IV*, pp. 123-166.

IGLESIAS, H., 2000, « Toponymes portugais, galiciens, asturiens et pyrénéens : affinités et problèmes historico-linguistiques », *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 35-36, pp. 105-151.

IGLESIAS, H., 2000, *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIII^e siècle : origine, signification, localisation, proportion et fréquence des noms recensés*, Elkarlanean, Bayonne, Saint-Sébastien / Donostia.

IGLESIAS, H., 2001, « Aztarna germanikoa Euskal Herriko toponimia historikoan », *Fontes Linguae Vasconum*, XXXIII, n° 87, pp. 317-335.

IGLESIAS, H., 2002, « Sur le toponyme Gasteiz : origine et signification », *Fontes Linguae Vasconum*, XXXV, n° 89, pp. 129-138.

IRIGOIEN, A., 1981, *Sobre el topónimo Gasteiz y su entorno antroponímico*, Bilbao.

IRIGOIEN, A., 1987, « Leku-izenen euskarazko formak Nafarroan », *De Re Philologica Linguae Vasconicae*, pp. 263-264, Bilbao.

IRIGOIEN, A., 1990, *Sobre toponimia del País Vasco Norpirenaico*, Université de Deusto.

MADOZ, P., 1845-1850, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España y sus posesiones de Ultramar*, 16 vol., Madrid.

MENÉNDEZ PIDAL, R., 1905, « Es desconocido el origen de nuestro sufijo patronímico » in *Manual elementar de Gramática histórica española*, 2^e éd., Madrid.

MENÉNDEZ PIDAL, R., 1978, *Orígenes del Español*, 8^e éd., Madrid.

MICHELENA, L. & IRIGARAY, A., « Nombres vascos de persona », *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*, XI, pp. 405-425.

MICHELENA, L., 1989, *Apellidos Vascos*, 4^e éd., Txertoa, Saint-Sébastien.

MORALEJO LASSO, A., 1977, *Toponimia gallega y leonesa*, Ed. Pico Sacro, Saint-Jacques de Compostelle.

MORLET, M.-Th., 1971-1972, *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VI^e au XII^e siècle. I.- Les noms issus du germanique continental et les créations gallo-germaniques. II.- Les noms latins ou transmis par le latin ; 1985, III. – Les noms de personne contenus dans les noms de lieux*, Paris, CNRS.

MORLET, M.-Th., 1991, *Dictionnaire étymologique des noms de famille*, Perrin, Paris.

MOSSÉ, F., 1969, *Manuel de la langue gotique : grammaire, textes, notes, glossaire*, 1^{er} éd. 1942, 2^e éd. 1956, réimpr. 1969, Aubier, Editions Montaigne, Paris.

OLANO SILVA, V., « Toponimia gallega », *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares*, I., 1945, pp. 653-666 ; V., 1949, pp. 626-662 ; X., pp. 190-226, 1954.

ORPUSTAN, J.-B., 1990, *Toponymie basque*, Presses Universitaire de Bordeaux, Bordeaux.

ORPUSTAN, J.-B., 1999, *La langue basque au Moyen Âge*, Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry ; compte rendu : 1999, « Orpustan, J.-B. La Langue Basque au Moyen Age », *Revue Internationale des Etudes Basques*, 44, 1, XXX-XXX, pp. 20-24 (P. Salaberri).

ORPUSTAN, J.-B., 2000, *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, Izpegi.

PEREIRA-MENAUT, G., « Un pobo e unha *natio* moi particulares », in *Galicia fai dous mil anos, O feito diferencial galego. I. Historia*, G. Pereira-Menaut, coord. Saint-Jacques de Compostelle, Ed. Musée du Peuple Galicien, vol. 1, pp. 237-249.

PIEL, J. -M., 1937-1945, *Os nomes germánicos na toponimia portuguesa, I. Adaes-Novogildo*. Lisbonne, 1937 ; II. *Oldroes-Zendo*. Lisbonne, 1945.

RAYMOND, P., [1863], 1983, *Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées*, rééd. Ekaina, Saint-Jean-de-Luz.

SALABERRI, P., 1994, *Eslaba aldeko euskararen azterketa toponimiaren bidez. Onomasticon Vasconiae 11*, Euskaltzaindia, Bilbao.

SALABERRI, P., 2003, *Euskal Deiturategia : Patronimia*, Udako Euskal Unibertsitatea, Bilbao.

SALABERRI, P., 2004, *Nafarroako Behereko herrien izenak : lekukotasunak eta etimologia*, Nafarroako Gobernua, Pampelune.

SALABERRI, P., 2005, « Los trabajos de onomástica en *Fontes Linguae Vasconum* », *Fontes Linguae Vasconum*, XXXVII, n° 100, pp. 607-632.

¹ Article intitulé « Los trabajos de onomástica en *Fontes Linguae Vasconum* », *Fontes Linguae Vasconum*, XXXVII, n° 100, 2005, pp. 607-632 ; les quatre pages qui nous concernent étant les suivantes : 612-616.

² Il y a une vingtaine d'années, Irigoien écrivait : « El problema del origen de los patronímicos es una cuestión que ha hecho gastar mucha tinta y ultimamente trató de ello Menéndez Pidal con la colaboración de A. Tovar en 1962 », quoique, d'après lui, « no dando a mi juicio una explicación satisfactoria al asunto », étant donné que, toujours selon lui, « en ultimo término se recurre al refugio del ibérico, mundo muy parcialmente conocido » (Irigoien, 1981 : 7, § 7). L'auteur avait évidemment le droit, et de façon tout à fait légitime, d'émettre toutes les réserves qu'il lui plût concernant l'hypothèse selon laquelle ce suffixe serait d'origine ibérique et d'y voir au contraire et dans tous les cas, pourquoi pas, une origine latine. Cela étant, il est utile de rappeler qu'à ce jour aucun auteur n'a réussi à éclaircir définitivement l'origine du suffixe patronymique ibérique *-ez / -es / -iz* et en conséquence on ne peut pas laisser croire au lecteur, ce que semblait manifestement faire Irigoien et de nos jours Salaberri, que le problème concernant l'origine de cette terminaison patronymique est résolu. En ce qui concerne le nom galicien *Guitiriz* que citait Irigoien (1981 : 7, § 6), il ne s'agit pas, comme il le croyait, de un « patronímico » galicien en *-iz*, mais des noms d'une localité de Lugo et trois hameaux de la province de La Corogne (dépendant respectivement des paroisses appelées Santiago da Capela, San Martiño de Visantón et San Fiz de Monfero). Le toponyme galicien *Guitiriz* est un nom issu de l'anthroponyme germanique, attesté au Moyen Âge, *WITIRICH* (Morlet, 1971 : 221), le nom de famille galicien *Guitiriz* signifiant quant à lui « originaire de la localité ou d'un lieu appelé *Guitiriz* ».

³ Sauf, par exemple, dans des noms tels que *Iturriotz* < *iturri-(h)otz*, « fontaine froide ».

⁴ District administratif spécifique de la région navarraise.

⁵ Irigoien postulait pour *Gasteiz* une ancienne forme **Gasteniz* > *Gastehiz* > *Gasteiz*. On est en droit de supposer, bien que cela ne soit pas précisé, qu'il sous-entendait que le présumé anthroponyme *Gaste* dont il faisait état constituait un thème en *-e* décliné au génitif latin puis coulé ultérieurement dans le moule de la déclinaison latine imparisyllabique faisant apparaître un *-n-* inséré entre le thème en *-e* et le génitif latin dans **Gaste-n-is*, c'est-à-dire **(filius) Gastenis*, « fils de *Gaste* » ; c'est-à-dire un *-n-* semblable à celui qui apparaît dans les inscriptions aquitaines ayant un thème en *-e* : *Anderesenis* (< gén. *Anderese-n-is*) et *Andereseni* (< gén. *Anderese-n-i*). Cependant, sa démonstration concluait uniquement à l'existence d'un patronyme *Gaste* auquel serait venu se greffer le suffixe patronymique *-itz* ou *-tz* comme dans *Lope* qui « recibe el sufijo, ya autónomo, *-itz*, que tenía también la variante *-tz* » (Irigoien, 1990 : 17-18, § 10.2), raison pour laquelle on ne comprend pas pourquoi Alfonso Irigoien faisait mention au début de son travail de l'existence de cette forme hypothétique **Gasteniz* impliquant nécessairement, d'après l'auteur, soit, en ce qui concerne les formations toponymiques, le terme latin *uilla*, « domaine », soit, en ce qui concerne les formations patronymiques, le latin *filius*, « fils ». En réalité, sa démonstration devait concerner l'origine du suffixe patronymique ibérique *-i(t)z*, issu d'après lui d'un ancien génitif latin en *-n-is*. C'est du moins ce que croyons devoir comprendre à la lecture de son ouvrage (Irigoien, 1981 : 8, § 7).

⁶ C'est peut-être également, pourrait-on ajouter, le nom que porte un hameau galicien de la province d'Orense, un hameau dépendant de la paroisse de San Vincenzo de Carballeda (*concello* ou municipalité de Carballeda de Valdeorras, province d'Orense) et appelé *Bascois* (< **Bascoes* < **Baascōēs* < *Velascones*, forme médiévale attestée, on l'a vu, dans le cas du nom *Beascós* < (*uilla*) **Velasconis* ; cf. *supra*, *Beskoitz(e)*, « Briscous »), à moins qu'il ne se fût agi d'un ancien **Vascones* (> *Bascois*) évoquant l'installation au cours du Moyen Âge d'une colonie de Vascons, ce qui n'est pas impossible (Menéndez Pidal, 1978 : § 94.6). Dans le cas présent, l'hésitation provient du fait qu'en galicien les

noms *Velacones* (dérivé, on l'a vu, d'un génitif *Velasconis*) et *Vascones* (nominatif pluriel en *-ones* de la troisième déclinaison imparisyllabique) peuvent tous les deux aboutir à *Bascois*. En effet, dans la région de Carballada de Valdeorras (dialecte galicien sud-oriental), le latin *-ŌNĒS*, à savoir le pluriel des noms en *-n*, c'est-à-dire *-ŌNĒS*, lequel s'est confondu ici avec la terminaison *-ones* issue du génitif de la troisième déclinaison latine classique *-ŌNIS*, aboutit normalement, comme le montrent toutes les études de dialectologie menées sur le terrain, à *-ois* alors que dans la province de Lugo (dialecte central) *-ŌNĒS* aboutit à *-ós*. En galicien occidental (région maritime de La Corogne et de Pontevedra), il aboutira en revanche à *-óns* (Fernández, 1991 : 66, § 3.20)

⁷ On peut dire que l'exemple galicien cité ici ruine les autres hypothèses émises jusqu'à présent en ce qui concerne l'origine de ce toponyme labourdin. L'existence en effet du toponyme galicien *Beascós*, et peut-être *Bascois* (mais ici il peut également s'agir d'un ancien *Vascones*, cf. *infra*, n. 4), confirme l'hypothèse émise à une époque par Luis Michelena et Angel Irigaray qui signalaient pour *Briscois*, outre une relation avec l'inscription aquitanique *Belexconis* possible mais restant à prouver, que « *Berascoiz* puede proceder de *Belasconis* con pérdida de *-n-* intervocálica » (Michelena & Irigaray, 1955 : 411).

⁸ Il affirme, catégorique (2003 : 251) : « Bistan da euskarazko *zuri* izenondotik aterea dela ; segur aski larruaren koloreari egiten zion erreferentzia hasiera batean » (soit : « Bien évidemment que ce nom est issu de l'adjectif *zuri* [= 'blanc'] en basque ; le nom faisait certainement référence à l'origine à la couleur de la peau »).

⁹ Bien que Salaberri présente ce point, c'est-à-dire la prétendue origine latine du suffixe patronymique ibérique, comme acquis, il n'est pas prouvé cependant, on l'a vu, que les deux terminaisons, la patronymique et la toponymique, aient en réalité la même origine.

¹⁰ Il faut citer, ne fût-ce que de façon anecdotique, une surprenante hypothèse de Salaberri. Ce dernier cite en effet à un moment donné, dans son ouvrage paru en 2003 (p. 88), une phrase d'Arnaud Oyhénart qui, on le sait, écrivait au XVII^e siècle : « [M]ais Garibay tient pour acquis que ce fut Sancho Garcès, fils de Garcia Ramirez, qui fit cela, étant donné qu'on l'appelait *Gasteiz* » (Oyhénart, 1992 : 221-222 ; 667, en ce qui concerne le texte en latin [1656 : 150]). Ce court extrait, à bien des égards énigmatique pour le lecteur, en l'état tout au moins, sert de prétexte à l'académicien pour élaborer une théorie des plus curieuses, à savoir : le fils de Garcia Ramirez s'appelait Sancho Garcès, c'est-à-dire qu'ici Garcès (autrement dit *Garcés*) signifiait « fils de Garcia », ce qui jusqu'à présent il est vrai n'a rien d'extraordinaire, c'est même d'une grande banalité. Or, étant donné qu'on le surnommait *Gasteiz*, cela signifie, suggère ou plutôt sous-entend, voire en conclut carrément Salaberri, cela signifie que *Gasteiz* était un nom (une forme populaire basque ?) équivalant à *Garcés* et donc qu'on aurait là la preuve que le nom *Gasteiz* constitue bel et bien une forme patronymique signifiant « fils de *Gaste* » à l'instar de la forme *Garcés*, « fils de *Garcia* ». L'auteur partant en effet du postulat, hérité, sauf erreur, d'Alfonso Irigoien, bien que ce dernier se garde bien de citer à aucun moment, dans son ouvrage paru en 1981, les dires d'Oyhénart, pas plus que l'exemple que donne Garibay, selon lequel les formes *Gaste* et *Garcia* se valent nécessairement. Voici à présent le passage d'Oyhénart, dans son intégralité : « La capitale et la métropole d'Alava est *Victoria*, dont certains disent qu'elle s'appelait autrefois *Vélica*, bien qu'on ne dispose à ce sujet d'aucun témoignage de quelque auteur que ce soit, ni que cela s'accorde avec les dires de Ptolémée, qui place loin de là, chez les Caristes [habitants de l'actuelle Biscaye], la localité de *Vélica*. [Un auteur du nom de] Medina lui donne le nom de *Bilancio*, un nom dont j'ignore la signification. Le même Medina pense que ce fut Sancho el Mayor, roi de Pampelune, qui la désigna par le nom de *Victoria*, en souvenir de quelque victoire remportée par lui ; mais Garibay tient pour acquis que ce fut Sancho Garcès, fils de Garcia Ramirez, qui fit cela [c'est-à-dire lui donna ce nouveau nom], étant donné

qu'on l'appelait Gasteiz (c'est nous qui soulignons) ». Cela étant, Garibay, en admettant que ses dires ne constituent pas une simple invention de sa part, ne dit ici, ni ne suggère à aucun moment, que les noms *Garcés* et *Gasteiz* se valent comme le laisse pourtant entendre Salaberri. Il dit simplement qu'à la suite d'un événement que nous ignorons, et que lui-même également ignorait probablement, on surnommait ce roi *Gasteiz*, probablement « en souvenir de quelque victoire » qu'il avait vraisemblablement remportée sur place et qui aurait eu pour conséquence l'apparition du nouveau nom. Rien de plus, rien de moins. Tout le reste n'est qu'interprétation personnelle et gratuite de Salaberri. Tout cela est en effet tellement fragile qu'Irigoien, qui devait pourtant, à n'en pas douter, connaître ce texte d'Oyhénart, préférera ne jamais le mettre en avant, sauf erreur de notre part. On n'est même pas sûr au demeurant que Garibay n'ait pas inventé cette histoire.

¹¹ Forme citée dans un « documento del año 1025 en el que se recoge la memoria de los pueblos de Alava que pagaban hierro y ganado al monasterio de San Millán de la Cogolla en la forma *Gastehiz* » (Serrano, 1930 : doc. 91 ; Irigoien, 1981 : 4).

¹² Le reste de l'argumentation de cet auteur ne présente pas non plus d'intérêt particulier. Prétendre que les formes patronymiques médiévales et fort tardives (XIII^e siècle, voire XIV-XV^e siècles) *Gasteiz*, *Gasteyz*, *Asteiz*, *Esteiz*, etc., ne peuvent « en aucun cas » (dans le texte basque « *ez, inola ere* ») être des noms d'origine germanique constitue une affirmation gratuite. Rien n'interdit en effet de penser que cet anthroponyme basque, employé seul dans le cas présent, *Gaste-*, *-a*, *-o*, un nom continuellement utilisé au cours du Moyen Âge, soit issu de la racine germanique *gast-*, « hôte », d'où est dérivé le nom germanique *Gasto* ; cf. les anthroponymes béarnais et bigourdans *Gasto Sancii*, 1030 ; *Gasto de Cera*, 1060 (Berganton, 1977 : 226-227), sans qu'il faille nécessairement y voir à tout prix un mot basque tel que *gazte*, « jeune ».

¹³ Sauf découverte évidemment d'un document du XV^e ou XVI^e siècle, voire du XVII^e siècle, où apparaîtrait cette fameuse forme populaire basque théoriquement attendue **Gazte(r)itz*, ce qui supposerait alors que le nom aurait continué à être employé parallèlement à la forme *Vitoria*, mais cela est extrêmement peu probable car si une forme **Gazte(r)itz* avait réellement été employée à cette époque, nous l'aurions obligatoirement su par l'intermédiaire d'un auteur, par exemple Garibay ou Larramendi pour ne citer que ceux-là, ce qui n'est pas le cas pour la simple raison que ces auteurs n'avaient jamais entendu cette forme **Gazte(r)itz*.

¹⁴ Il y a quelques années, il se montrait toutefois un peu plus prudent (Salaberri, 2003 : 92) : « Berriki Igleziasek (2001 : 328) *Auriz*, *Auritz* Galiziako *Ouriz*-ekin lotu du eta hirurak ere *Auricus* germaniar antroponimotik eratorri. Baliteke hau horrela izatea, baina ez dugu uste germanieraraino joan beharra den » (soit, plus ou moins littéralement : « Dernièrement, Iglesias (2001 : 328) a comparé [litt. 'relié'] [les noms] *Auriz*, *Auritz* avec [le nom] *Ouriz* [qu'on trouve en] Galice et les fait venir de l'anthroponyme germanique *Auricus*. Il se pourrait que cela fût le cas, mais (« baina ») nous ne croyons pas qu'il faille aller jusqu'à la langue germanique (« germanieraraino ») », soit en français académique : « sans qu'il faille recourir à une formation germanique »).

¹⁵ *Auritz* (esp. *Auriz* / *Burguete*, Erroibar ou vallée d'Erro, Sanguësa, *Sanctus Saluator de Yuenieta*, in *portu de Auriz*, 1110, Navarre, Pays Basque) ; *Aurizberri* (esp. *Espinal-Auzperri*, Erroibar ou vallée d'Erro, Sanguësa, Navarre, Pays Basque) ; *Auriz* (« despoblado », Uterga, Izarbeibar ou Valdizarbe, Navarre, Pays Basque) ; *Auritz* (maison médiévale située à Anglet ou peut-être à Bayonne, Labourd, Pays Basque, *Auritz*, 1395 ; cf. Orpustan, 2000 : 347) ; *Ouriz* (hameau, paroisse de Santiago de Cicillón, *concello* de Taboada, Lugo, Galice) ; *Ouriz* (hameau, paroisse de Santa María de Melias, *concello* de Pereiro de Aguiar, Orense, Galice) ; peut-être *Aurice* (village, Landes de Gascogne, Occitanie, *Arnaldus d'Urise*, 1270 ; voir également dans la même commune le lieu-dit « le moulin d'Aurice ») ; *Aurice*

(hameau, Bretagne-de-Marsan, Landes de Gascogne, Occitanie) ; il se peut également que ces noms landais soient issus de l'anthroponyme d'origine latine *Auricius* (Morlet, 1985 : 29).

¹⁶ En ce qui concerne *Auris* (commune, Narbonne, Aude, Occitanie, *Aurits*, 1179) et *Auris* (Isère, France, *Aureis*, XII^e siècle), on a cru y voir le nom latin *AURICIUS*, quoique l'anthroponyme germanique *AURICUS* soit parfaitement envisageable. Les toponymes galiciens *Ouriz* sont, quant à eux, issus de cet anthroponyme germanique *AURICUS* / var. *AORICUS* (Piel, 1945 : 223-224, § 1027), en galicien le changement *au-* > *ou-* étant tout à fait régulier et normal.

¹⁷ Lorsque un Espagnol va en Galice sans avoir pris la précaution de s'informer et qu'il décide de visiter les zones rurales, c'est-à-dire la quasi totalité du territoire, il peut être surpris et dérouter par ce qu'il voit. Alors que la nomenclature des villages, en l'occurrence galiciens, qu'il a consultée lui indique, par exemple, que la localité X est une municipalité de 5.000 habitants (l'équivalent *grosso modo* du bourg d'Hasparren), lorsqu'il arrive sur place il ne voit, à sa grande surprise, rien ou presque rien. C'est qu'en réalité les localités galiciennes sont composées d'une multitude de paroisses qui à leur tour sont elles-mêmes composées d'une multitude de hameaux, le tout étant dispersé sur des kilomètres. Cette dispersion est probablement liée à des structures socio-politiques héritées de l'Antiquité, comme le montre Pereira-Menaut. Ce système très original serait alors une survivance préromaine qui n'aurait pas d'équivalent dans le reste de la péninsule et qui expliquerait pourquoi on trouve plus de toponymes majeurs dans ce pays que dans tout le reste de l'Etat espagnol.

¹⁸ Nom d'un hameau du Saint-Pée-sur-Nivelle, Labourd, Pays Basque, actuellement *Aztaritzea* d'après l'IGN, au XIX^e siècle *Astaritzia* (Raymond, 1983 : 15), soit *Astaritz(e)* > *Astaritzea* > *Astaritzia* (où apparaît l'« article » basque *-a*), cette dernière étant la forme récemment « basquée », du point de vue phonétique, du nom de lieu *Astaritz*. Les deux sifflantes dorsales que l'on trouve de nos jours dans la forme basque labourdine *Aztaritzea* (*A-z-tarit-z-e-a*) résultent d'une assimilation consonantique relativement récente (*A-s-tarit-z* > *A-z-tarit-z-e* où apparaît en outre un *-e* dit « paragogique » suivi de l'« article » *-a*), assimilation qui a également eu lieu dans la forme basque actuelle du nom labourdin *Ustaritz*, prononcé en basque *Uztaritze* / *Uztaitze*. Le toponyme a donné par ailleurs naissance au nom de famille labourdin, attesté au XVIII^e siècle, *Dastarits* / *D'Astarits* / *Dastaritz* : « En datte du vingt Septieme du mois de Janvier 1744 (...) m^e Michel D'astarits pretre docteur en theologie [de Saint-Pée-sur-Nivelle] » (Iglesias 2000 : 27) ; ce nom de Saint-Pée-sur-Nivelle existait également à Biarritz en tant que nom de famille: Jean Dastaritz premier jurat de la paroisse de Biarritz en 1734 (Iglesias 2000 : 86). En ce qui concerne leur origine, ces noms « galaïco-basques » sont issus de l'anthroponyme masculin d'origine germanique, attesté au cours du Moyen Âge sous une forme « latinisée », *ASTHERICUS*, var. *ASTORICUS* (Morlet, 1971 : 43 ; Piel, 1937 : 80, 97, §§ 315, 400 ; Iglesias, 1998b : 4, § 1), les noms de famille français et occitans d'origine germanique *Astaric*, *Astarick*, *Astarich*, *Astric*, *Astri* et *Astry* ne faisant que confirmer cette explication (Morlet, 1991 : 52-53).